

Marc CHINY

roman



DE SAUVAGE
À POILU

L'immortalité passe par la mort

LORSQU'ON EST IMMORTEL, C'EST TOUJOURS POUR UN SACRÉ BOUT DE TEMPS !

**Ma sombre destinée d'éternel :
être à la croisée de trépas sans nombre.**

À l'occasion du centenaire de l'Armistice de 1918, l'auteur adresse un hommage aux hommes et aux femmes qui ont tout sacrifié (surtout leurs vies) pour défendre notre France.

Vous découvrirez un peu du Verdun de l'époque où la famille Chiny a survécu aux dernières guerres. Découvrez également un court récit (écrit vers 1920) relatant le destin d'un boulanger, et de sa femme — La boulangère héroïque —, de ce même village où vivaient les bis-aïeux de l'auteur.

DE SAUVAGE... : an de grâce 1730. Âme esseulée, je me retrouve quelque part en Europe entre deux vies à la recherche d'un autre corps... celui d'un homme... Ce prisonnier qui croupissait dans un cachot ! Comment m'en suis-je sorti ? J'ai oublié... mais ça va me revenir !

Ah ! Et l'année suivante, après la traversée de l'Atlantique, je fais la connaissance de Sauvages, ces Amérindiens ; des autochtones à la sagesse simple, animiste, aux danses si agréables, à la vie si paisible. C'est ainsi que j'ai épousé ma femme en Nouvelle-France. Et cette image de la fille du chef Cri me hante... ses yeux clos en forme d'amande... sa tempe... ensanglantée...

... À POILU : cette fois-ci, en 1892, je chasse le propriétaire d'un corps et récupère... sa femme ! Que va devenir ce couple inattendu ? Nous arrivons à New York pour une nouvelle vie de migrants, en espérant ne pas être inquiété par mes ennemis séculaires, les sorciers-serpents à la solde des Illuminati.

1914 : Après vingt ans passés aux États-Unis comme ingénieur hydro-électrique, je réponds à l'appel de la mobilisation générale de la France... la guerre éclatera, je le sens. Alors j'abandonne ma femme pour sauver la France, et me sacrifier. Qu'importe, je suis immortel... mais pas mon corps... si je meurs, ma chérie fera partie de l'inconsolable million de veuves de guerre.

Devenir un poilu, héros, et mourir pour la France ?
Ai-je le choix ?

FANTASY (fantastique proche du réel),
SENTIMENTAL.

Newsletter : www.chiny.fr/news





Marc CHINY

roman



**DE SAUVAGE
À POILU**

L'immortalité passe par la mort

DÉJÀ PARU :

De Vies à Trépas, L'immortalité passe par la mort
De Sauvage à Poilu, L'immortalité passe par la mort

À PARAÎTRE
(titres provisoires) :

Obsolescences programmées, partie I (début 2019)
Obsolescences programmées, partie II (courant 2019)
Terrarque (fin 2019)

TENEZ-VOUS INFORMÉ
EN VOUS INSCRIVANT À LA NEWSLETTER :

www.chiny.fr/news

BOUCHE-À-OREILLE :

S'il vous plaît, partagez autour de vous les trois premiers chapitres offerts en PDF sur www.chiny.fr

DE SAUVAGE
à
POILU

L'immortalité
passe par la mort

Marc Chiny

AVERTISSEMENTS



PRÈS DE LA MOITIÉ DU ROMAN se situe au XVIII^e siècle. Si vous désirez découvrir les aventures immortelles de Guïshen en chronologie pure, reportez-vous en feuilletant le livre vers un prochain chapitre où l'exergue indique clairement la date ou grâce à la lettrine facilement reconnaissable comme celle ci-dessus.

Toujours en fin d'ouvrage, découvrez l'évocation de cette femme du boulanger retracé par monsieur Simon, un poilu, après la Première Guerre mondiale. En fin d'ouvrage, le chapitre sur les idées reçues (fausses et donc fausses ou pas totalement véridiques) concernant les Amérindiens et cette Grand Guerre vous surprendra autant que moi, j'imagine !

Pour vous situer plus facilement, en fin d'ouvrage, vous trouverez la carte succincte des voyages en Amérique du Nord. Retrouvez un récapitulatif des protagonistes au début du roman, dont quelques-unes des vies de Guïshen.

ISBN : 978-1-7237-3212-6

© 2018 Marc Chiny.

Tous droits réservés pour tout pays.

Déposé à la SGDL en 2018. Autoédition.

Illustrations des couvertures et pages intérieures :

Crédits photo : Bogdan Sonjachnyj & Torwaistudio, Shutterstock.

www.alsace1418.fr – carte : © d-maps.com

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

*À tous ceux qui ont quitté
la vie au nom de la liberté
pendant la Grand Guerre
et peu après
l'Armistice de 1918.*

*Et aux autres victimes
des autocrates de l'époque.*

Avant-propos

À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE L'ARMISTICE DE 1918 !

En l'honneur de nos chers disparus et à l'imminence de ce 11 novembre 2018, je publie mon deuxième roman. Celui-ci devrait arriver à temps, *et sans préméditation*, afin de participer à la considération de l'Armistice de 1918 — du centenaire de l'Armistice, LA PAIX — qui coïncide à une aventure durant la Grande Guerre !

Sans préméditation, car il se trouvait que j'écrivais déjà sur cette période avant de m'apercevoir de l'imminence de cet évènement ! Conjoncture sans préméditation, vous dis-je !

À travers ce récit, j'espère vous rendre davantage conscient de la dureté des combats dans les tranchées aux alentours de Verdun (y compris la Bataille de Verdun durant 1916), terre de mes ancêtres ! En fin d'ouvrage, vous trouverez les deux photos (avant et après guerre) de l'épicerie de la famille Chiny ainsi que *La Boulangère héroïque*, court texte après la Grande Guerre du même village. J'incorpore aussi un poème d'un illustre inconnu, *Le poilu*. Il en sera le prologue de ce conflit.

Pour vous permettre de lire le deuxième volet de ce cycle *indépendamment* du précédent roman *De Vies à Trépas*, je précise à mon cher lectorat que j'y ai glissé toutes les informations complémentaires qui situeront les personnages (cf. ci-après le chapitre *Protagonistes, récapitulation*). Entreprise réussie selon mes bêta-lectrices ; l'immortalité offre tellement de temps et *a priori* d'immortelles aventures ! Prenez chaque volet comme une nouvelle.

Deux époques, deux tempos

Au fil des chapitres, ressentez ce calme et cette sérénité d'une période alternée par une autre, plus récente, plus technologique, et où l'acier prépondérant déchirera les pages de son tumulte belliqueux.

Par groupe de quelques chapitres, en alternance, découvrez l'histoire de la romance dans l'univers des Amérindiens et de la Grande Guerre, la Première Guerre mondiale, la Der des Ders... tant de mots désignant ce conflit mondial à l'origine du trépas de millions d'enfants, de femmes,

d'hommes d'il y a cent ans déjà. Ayons aussi une pensée pour les survivants de l'époque dont tous ont eu des séquelles — on ne l'oublie que trop — d'une façon ou d'une autre.

Bref, une apocalypse dont je ne détaillerais pas les statistiques tant la cruauté d'une poignée d'autocrates (vous préférez dictateurs ?) mérite l'oubli ; sans toutefois occulter leurs inqualifiables et innommables barbaries.

Ne permettons plus cela dans les siècles, les millénaires, les ères à venir.

Croyez-le ou non, j'ai vécu (et souffert) mille morts *subjectives* en retraversant les activités de la 72^e Division de Réserve devenue la 72 DI (Division d'infanterie). Ce n'est que peccadilles comparées aux *sorts réels de nos poilus*, ces héros. Étant pacifique, je me suis pourtant assigné à réaliser ce défi. Une tentative qui, j'espère, vous intéressera malgré le thème, toutefois édulcorée de beautés et de sentiments.

Vous qui appréciez le fantastique et/ou la fantasy (proche du réel) dans son ensemble, peut-être avez-vous éprouvé des sensations d'outre-tombe au cours d'une randonnée comme celle que j'ai effectuée il y a des lustres à proximité de Verdun ? Je veux parler des âmes bloquées dans un cratère dorénavant nivelé par l'érosion et où d'inlassables échos de souffrances résonnent encore.

En traversant un champ de bataille oublié de cette époque (tranchées, cratères...) ou d'une autre, même le plus sceptique devrait ressentir la chair de poule. Faites un jour le test à l'aide de vos perceptions spirituelles/métaphysiques et écrivez-moi si c'est aussi votre cas.

En retraçant l'apocalypse de la Grande Guerre, j'ai fait mon possible pour vous le rendre plus romanesque que glauque. Concernant les grêles d'acier de la Bataille de Verdun jusqu'à la fin, les affrontements requièrent une autre approche que celle que vous connaissez : l'attente dans les galeries creusées des tranchées. Rendons ainsi justice au courage des huit millions et quelques de poilus dont un million huit¹, civils compris, sont morts pour la France. Je tais les millions d'autres à travers le monde... plus jamais ça... plus jamais... jamais... plus...

Digressons et apportons encore un chiffre. À la fin de cette guerre, 36% des hommes entre 19 et 22 ans ont été tués. Eux, porteurs d'un destin plein de projets, de vie et qui auraient dû engendrer l'avenir, *notre présent*.

Détrompez-vous, ce n'est pas un assassinat (celui de l'héritier Archiduc austro-hongrois) qui justifia le *casus belli* des hostilités, mais bien quelques indices SOUS-JACENTS que j'ai découverts au fil de mes recherches. Je pense qu'on ne devrait pas dire qu'une guerre se déclare parce qu'il s'est produit ceci ou cela de visibles (d'où le terme de *casus*

1. 1,8 million : expression numérique sciemment en toutes lettres tant le nombre de trépassés m'apparaît encore irréel. Et pour vous ?

belli), mais disons plutôt : « Les intérêts et les mobiles sous-jacents d'intrigants instigateurs... précipitant une *conjoncture* » qui pourrait n'être que *conjecture*... ou non. Une fois tous les pions en place, commanditer une exécution pour mettre le feu aux poudres et le justifier par un *casus belli* « sponsorisé » est chose facile, n'est-ce pas ?

Le haut de l'iceberg de 1912 cachait bien son « jeu » au Titanic.

Bref, vous m'avez compris. Ne soyez pas dupe de l'apparence des évènements !

Toutefois, il ne m'appartient ni d'affirmer ni d'entériner ces soi-disant faits sous-jacents (vrais, faux ou même à demi !) comme véridiques. Ce ne sont que des théories glanées de-ci, de-là qui n'engagent que ces théoriciens qui possèdent les preuves écrites (tout ce qui est écrit est vrai, n'est-ce pas !?). Je pense que ces spéculations concourent à une autre vision de ce conflit et seraient utiles à partager. Comme Boris Vian le stipulait : « *L'Histoire est entièrement vraie puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre.* »

Et si c'était un peu véridique ?

Espérons que vous garderez un souvenir impérissable de *cet hommage à la plus grande armée du monde* (patriote, moi ? Vous vous trompez, je suis simplement objectif!!!). Malgré les dysfonctionnements (par exemple la partie médicale qui, au début de cette guerre, était mal gérée), sachez que *la bravoure de nos disparus a compensé la supériorité technologique et numérique de l'ennemi*. En témoigne le courage suprême des chasseurs à pied du Bois des Caures qui est un exemple criant du tout début de la Bataille de Verdun que vous retrouverez dans la dernière partie de ce roman.

L'holocauste masqué

Un malheur n'arrive jamais seul, dit-on. Juste à la fin et après la guerre, la grippe espagnole tua tant de gens entre 1918 et 1919 qu'on oublie cet autre holocauste mondial. Cette souche H₁N₁ (pour preuve : des corps d'Inuit congelés à cette époque) aurait fait *bien plus* de morts que la Grande Guerre ! Peut-être cinq à dix fois plus. Moins destructrice, cette pandémie se poursuivit jusqu'en 1925.

Il y a cent ans, l'humanité était vraiment malade... et cela empire... croyez-en mon prochain roman où j'exposerai ces « maladies » insidieuses actuelles...

L'épée de Damoclès écologique

Nous n'en avons pas fini. Terminons par cette menace constante qui pèse sur le territoire français ?

Comment cela ?

Une menace écologique !

Les obus (de gaz ou non), les grenades enterrées dont la chimie (arsenic...) *pourraient à tout moment s'infiltrer dans les nappes phréatiques*. Depuis des décennies, notre Gouvernement délaisse l'épuration des polluants pourtant indispensable puisqu'il se produit de plus en plus de fuites de produits toxiques ! Quand je dis «délaisse», je pointe du doigt ce trop peu d'impôts investis au profit d'autres choses... Cherchez «Spécial investigation 14/18» ou «tonnes d'obus» sur YouTube et regardez ces vidéos à faire frémir. Ne décolérons pas : faisons-nous entendre. Et je ne parle même pas des abondantes zones de pollutions biochimiques actuelles qui ne sont pas en relation avec la Grande Guerre !

Ne restez pas avec des idées (fausses !) reçues

Surprenez-vous en lisant en fin d'ouvrage le chapitre sur *les idées reçues* avec les liens textuels ou vidéo (les liens sont aisés à retrouver si vous avez ce présent roman en version papier). Découvrez aussi la carte des trajets outre-Atlantique de Guíshen ainsi que deux photos avant et après la Grande Guerre (dont j'ai parlé plus haut) de l'épicerie-mercerie de mes bisaïeux. Tout le village de Châtillon-sous-les-Côtes a été rasé puis reconstruit aux alentours de 1920.

C'est pourquoi je souhaite immortaliser ces deux photos qui feront certainement plaisir à ma famille !

Promis, je n'en rajouterai pas d'autres !

Sans plus tarder, dévoilons les aventures de notre héros à la recherche d'un corps disponible, c'est-à-dire dans le coma... ou... pas tout à fait...

Protagonistes, récapitulation

Les identités citées de Guíshen, par ordre chronologique :

Guíshen Pommerède (1592 - †1648 à Laparade, près d'Agen) : notre héros herboriste fut assassiné avec sa femme Alazacis en 1648 par six sorciers-serpents. Afin de revivre, il découvrit Ugo dont il s'appropriia le corps.

Ugo de Berga (1636 - †1693, à Woolsthorpe, Lincolnshire, dans le laboratoire de Newton) : Guíshen prit possession du corps de Ugo, 12 ans, en 1648 à Berga, en Espagne. Il vivait auprès de son vieux maître herboriste Martínez (1550 - †1668). Puis Ugo s'installa à Cambridge en 1681 en développant un commerce d'herboriste. Il employa Doraleen et sa fille Lauryn. Toutes deux héritèrent de son commerce après son assassinat chez Newton à la fin de 1692.

Emrys Thorson : Guíshen s'appropriia ce corps à la fin de 1692 suite à sa précédente mort dans le corps d'Ugo. Emrys avait 17 ans et était issu d'une famille de charpentiers. Il se maria avec Cynthia Ecroyd à l'âge de 19 ans, en mai 1694. Entre-temps, il s'associait avec Doraleen et sa fille pour perpétuer la boutique.

Jörg Dietrich : Autriche, 1730, Guíshen s'empara de ce corps de 35 ans. Il se rebaptisa *Guíshen Thorson* en traversant l'Atlantique afin de rejoindre la Nouvelle-France.

Shaolin : En 1755, Guíshen s'appropriia le corps de *Sòngxíng*, jeune moine Shaolin de 10 ans. Il étudia le bouddhisme et les cinq variantes de *qi gong* dans le temple du mont Emei, situé sur une des quatre montagnes sacrées bouddhiques de Chine dans la province du Sichuan (Chine centrale).

Hyacinthe Furestier : en 1892 Guíshen s'empara de ce corps de 27 ans déjà marié à Éliisa, 22 ans.

Les autres protagonistes cités :

Alazacis Pommerède, née Putz (1597 - †1648 à Laparade, près d'Agen) : femme de Guíshen entre 1631 et 1648. Don de voyance, magicienne à cette époque. Guíshen, en Ugo, eut une vision d'Alazacis en 1653 lorsqu'il retrouva les lieux de leur assassinat en 1648 lui promettant qu'ils se retrouveraient peu avant l'an 2000.

Isaac Newton (1642 - †1727) : l'éminent scientifique et philosophe enseignant dans l'une des universités de Cambridge, en Grande-Bretagne.

Cynthia Ecroyd (1669 - †?) : domestique. Cliente de la boutique de Ugo en 1690, elle épousa Emrys en 1694 à Cambridge, Grande-Bretagne.

Mélianda (1637 - †?) : serveuse à l'auberge de Laparade. Lors de leur dernière rencontre, en 1681, elle avait 44 ans et Ugo, 46. Ugo brisa l'amour entre eux en partant pour la Grande-Bretagne sans même proposer à Mélianda de le suivre dans son périple.

Dans ses bras ou se jeter à l'eau ?

*L'océan,
14 juin 1892.*

UN BLANC ASTRAL a occulté mon esprit. Où suis-je ? Ah, oui ! Je suis mort pour la énième fois. Désincarné, me voici à planer quelque part sur Terre — ou plutôt sur mer — en survolant l'immensité liquide qui s'étale à perte de vue.

Un océan.

J'avale les milles nautiques à fleur de vagues qui scintillent sous le soleil à son zénith. Aucun navire en vue. Les nuages sont plutôt denses. Le vent. Eh bien, oui, il souffle. Je ne saurais dire à quelle vitesse ! Peu importe. Mais quelle est la finalité de cela ?

J'ai oublié.

Il me semble...

Guíshen... Guíshen, oui... oui, c'est bien moi, ou alors Emrys... Non, Emrys c'était plus tard. Quel intérêt de posséder un prénom ? Est-ce utile ? Voyons, je me rappelle... euh, pour vivre et nous reconnaître, on s'affiche avec une... une... identité... Ah, ah ! On nomme un chat, un chat, après tout. Pourtant, sans une enveloppe corporelle, je ne suis qu'*innommable*, un esprit sans nom ! En fait, aujourd'hui, je ne suis qu'un fantôme en chasse de...

Mais de quoi ?

D'un corps...

D'un corps humain.

Pourquoi toutes ces questions se bousculent-elles ?

À quoi peut bien servir un corps ? Eh bien, à... manger, boire, aimer et quoi d'autre?... À construire des maisons, cultiver, que sais-je ? La culture pour fournir à manger, un puits... qui donne à boire... une autre enveloppe, une femme... à aimer... mais bien sûr, ça aussi c'est rudement bon. Avoir du bonheur et donc du plaisir à partager ! Et à procréer... parce que sans enveloppe, comment puis-je revenir sur cette Terre... certes, les mystères de l'univers ne sont pas près d'être percés... pas encore.

Tout commence à me revenir. Oui, un organisme permet d'expérimenter. Aventures, échecs, dialogues, sensations diverses et variées...

Ah ! tiens ! un navire à l'horizon... allons découvrir cela.

Si je trouve un corps à... emprunter ? Subtiliser ? Voyons... le concept serait plutôt de prendre possession d'une forme vivante, à l'évidence. Autrement, je me servirais dans un cimetière !

Un bâtiment à vapeur. Comment ne pas le rater ? Ses deux cheminées crachent une telle fumée noire.

Approchons et observons. J'adore les remous à la poupe. Deux monumentales hélices officient dans un ronronnement propre à elles.

En cadence et dans un rythme sourd et puissant.

À proximité de moi, des dizaines de personnes, la plupart assises, se prélassent sur trois ponts. Peut-être même sont-ce quelques centaines de passagers qui prennent ainsi l'air en déambulant ou bien sur leur transat ou encore accoudés au bastingage.

Comment y grimper ? Comme c'est une question de point de vue, je me retourne puisque je regarde à l'envers !

Dans un coin à l'arrière, debout et non loin du bord, un homme converse avec une femme. Ils portent des vêtements sombres et élimés. Un jeune couple, j'imagine. De la part de cet homme, je sens une tension, un sentiment étrange, malsain. Pire que cela.

Oh, il l'embrasse. Elle en lâche son ombrelle qui a vécu.

Après tout, je me trompe peut-être. *Mea culpa*, son angoisse n'est autre que de l'amour. Quant à elle, durant quelques instants, ses bras tombent en extase le long du corps et flottent au gré du léger roulis du navire. Il lui dit un mot et l'enlace.

La dame, les yeux chavirés et les lèvres soulagées par cet élan galant, bascule presque sous l'effet de l'oscillation du bateau, elle chavire suite à cet amour si sincère, si grand, si... oh ! j'ai connu ce genre de sensation avec... mince, cela me reviendra bien...

Il lui tient l'extrémité de ses doigts, puis les lâche. D'un pas, il bondit sur le rebord du bastingage, se retourne face à sa tendre amoureuse, il affiche un regard et un sourire inhabituel, voire étrange.

Des cris à proximité rompent mon ravissement initié par ce couple amoureux.

Il écarte les bras dans un geste emphatique !

— Il va se jeter à l'eau ! hurle une femme à proximité.

— Rattrapez-le ! ordonne un homme.

— Pour la grâce de Dieu, ne faites pas ça ! s'effraie une autre.

Demeurant indifférente, sa dame le regarde, béate. Mais oui, mes yeux de fantôme ne peuvent se tromper : elle est pétrifiée ! Foutrediable ! Mais quel genre de couple est-ce donc ?

Il embrasse sa main, souffle dessus, un cœur invisible s'envole vers elle qui reste extasiée.

Puis il culbute vers l'océan.

Tête la première.

Cette femme n'a pas réalisé ; elle sourit toujours.

À la chute, je réagis et me précipite vers le suicidé.

Au moment où l'homme touche le revers de la houle que la coque renvoie, instantanément j'expulse l'âme de l'hôte et inverse la trajectoire de son corps. Et plus encore.

Mon élan psychique « inhale » les vagues au passage.

L'enveloppe pirouette vers le pont ; les gens alentour, stupéfaits, restent cois.

Pas le temps de faire dans la dentelle, j'amortis à peine la chute afin que ce nouvel organisme tombe à plat ou presque en éclaboussant le pont des tonnes d'eau aspirées. Cela m'offre un court moment à consacrer à la prise de commande du corps en lui-même. Bien sûr, l'impact est tel que cela me permet de repérer instantanément tous les points de contrôle de la console interne de ce corps d'homme.

Encore des cris et des exclamations.

— Un miracle !

— Mon Dieu ! Son heure n'a pas sonné !

— Vous avez vu ? C'est incroyable !

— C'est peut-être un numéro de cirque pour nous maintenir en alerte durant la traversée ? Rudement réussi.

Le choc violent fait écho dans ce corps.

Je dois rester éveillé !

Ma nouvelle tête tourbillonne de souvenirs de mon cachot — loin dans le temps et l'espace — où j'ai séjourné au début du XVIII^e siècle. Une paillasse, un rat, un morceau de pain, un broc en terre cuite.

Apparaît ensuite l'image d'un navire à voiles nous menant vers la Nouvelle-France. Puis la scène du village amérindien où je retrouve ma femme debout, bras tendus et revolver dans ses mains pointant le front d'une Sauvage à genoux, tête baissée, soumise et tremblante de son exécution imminente...

Non !!! Ne la tue pas...

Le coup part.

Des cris de rapaces résonnent suivis de battements d'ailes.

Un tourbillon de plumes propulse ma conscience vers le néant.



Prison d'une prison

*Quelque part en Europe,
février 1730.*

IL S'EST PASSÉ QUELQUE CHOSE. J'ai eu une absence. Un clair de lune, des étoiles scintillent et ce premier quartier éclaire timidement la nuit.

Immatériel, je vole sur ma lancée. Forêts, champs et toitures défilent à des dizaines de toises sous moi.

Un laps de temps — comme toujours inconnu dans cet état-là — ne me donne aucune référence à laquelle me raccrocher.

Je n'ai plus rien.

À nouveau, j'ai perdu le corps que j'occupais.

Je ne suis plus personne.

Je ne suis plus rien.

Si ce n'est qu'une âme vagabonde.

Dorénavant isolé, j'abandonne ma dernière famille et mes amis à leur sort.

Que me reste-t-il à part ma connaissance grandissante après chaque vie terrestre ?

Dieu, ou Diable, qui que tu sois, je te hais ! Comment oses-tu m'offrir ces cadeaux empoisonnés ? Toutes ces existences à traverser, toutes ces morts, ou ces vies, à contempler la disparition de ceux et celles que j'affectionne ! Tantôt mes proches trépassent, tantôt c'est mon tour.

Je ne peux pleurer ni même ressentir quelque chose dans mon état éthéré. En voilà une bonne chose, mon âme reste ainsi

limpide ; je peux réfléchir à des pensées utiles ou à des problèmes à résoudre.

Lesquels ? Les deux seuls présents à l'esprit sont de retrouver Alazacis et un nouveau corps pour revivre la *douleur* terrestre. Mon Alazacis, où te trouves-tu aujourd'hui ? Tu m'as dit de patienter jusqu'à la fin du millénaire, mais comment saurais-je te regagner ? Nous avons certes le temps de songer à cela chacun de notre côté en traversant les époques.

Alors, ce n'est pas un problème, si ce n'est que je t'aime tant et toujours, moi, ton Guíshen adoré.

Une autre nécessité s'impose à moi : ma prochaine enveloppe. Après ces quelques existences passées à vivre comme tout un chacun, mon habileté à guérir les corps dérobés grandit, bien heureusement.

Mais quel calvaire !

Se soumettre des mois à cette épreuve dans la douleur, réparer un nouveau corps brisé comme celui d'Emrys, n'est pas une sinécure.

Cette nécessité de trouver un organisme dans le coma.

Tel un vautour ; le vautour fauve des Pyrénées.

Toute charogne humaine entre la vie et le trépas m'attire davantage après chaque existence. Il est préférable d'en découvrir une plus confortable que celle d'Emrys. Quoi de plus « humain » ! Je souhaite... Non, non, non, mon Dieu, je t'en conjure humblement, je te prie.

Allons. Je reprends donc.

Que convoité-je dans l'immédiat ?

J'aspire à trouver le corps qu'un homme laisse de côté. Il devra être en forme, à peu près. Pas blessé, pas proche de la mort. Est-ce trop demander ? Je te prie, Seigneur, de ne pas faire attention à ma récente colère contre toi. Et à l'encontre du Diable, d'ailleurs.

S'il te plaît ! Absous-moi ! Juste cette fois-ci. En presque cent quarante années à traverser des existences, je souhaiterais obtenir un sursis en évitant la douleur. Cette fois-ci. Est-ce trop Te demander ?

Un fantôme prie-t-il Dieu ? Qui peut le dire ? Moi ! À force de mourir, je vais devenir fou, et peu importe toutes ces prières sans destinataires et surtout sans réponse claire.

Seul un fou entend d'étranges reparties.

La vie serait-elle une dent que l'on arrache lorsqu'elle est trop abîmée ? Ce n'est sans doute rien d'autre. Quant à l'amour de mes proches ? Cynthia, Alazacis, oh, et cette brève relation avec Mélianda. Ou plutôt le coup de foudre impossible avec celle-ci. Elle pouvait me suivre pour l'Angleterre. Que nenni ! J'étais obtus et si idiot quand j'étais Ugo.

Si timoré.

Heureusement, mon cœur est en paix.

Presque en paix.

Pour l'instant.

Je m'approche d'une ville plus grande que Cambridge et moins que Londres. Ça m'ira très bien. Voyons, voyons, le soleil ne devrait plus tarder. Des lumières en bordure de ville m'incitent à me coller contre une fenêtre.

Tiens, les maisons ont un crépi blanc et j'en trouve une autre, là, devant moi dont l'enduit bigrement effrité laisse entrevoir un colombage. C'est étrange. Certes, je n'ai jamais résidé en Alsace, mais j'ai lu abondamment à Cambridge. Ces Alsaciens auraient ainsi masqué leurs colombages. Par lassitude ? Les époques changent, les choses progressent ou bien régressent.

Apprendre l'allemand, même l'alsacien, cela ira. D'autant plus que dans la région, ce siècle est calme si je ne m'abuse : aucune guerre. Je n'ai — Dieu m'en garde — participé à aucune bataille ; j'éviterai ainsi de passer l'arme à gauche à toute allure.

Je perçois des paroles allemandes. À l'évidence, il y a toujours des irréductibles pour préserver leur patois.

Allons donc chercher un individu au corps inconscient. Je sens ce quelqu'un. Aurai-je ma prière exaucée si vite ?

Comme aspiré, je fonce à la vitesse d'une flèche. Murs, portes, tapisseries, je n'ai pas le temps de détailler ma traversée. La course s'achève dans cet endroit glauque. Je vois dans le noir, heureusement, parce qu'une âme aveugle serait l'enfer le plus horrible.

Dans cette salle gît un homme sale. Pailles, rats, lucarne incrustée de barreaux et murs aux nombreuses pierres saillantes. Non ! Je ne souhaite pas retourner parmi les vivants dans une prison ! Un corps suffit comme cage. Chaque enveloppe en est une, cela te plaît-il, Seigneur ? Dois-je me résigner ? Ne Te moque pas de moi !

Pour toute réponse, la glu s'empare de mon être et j'intègre ce corps inerte. Du monde des esprits, je parais et m'éveille au

monde amer, lourd, brutal. Le froid intense m'étreint, mes nouveaux muscles tremblent et me tiraillent, et les entrailles m'exhortent aux obligations vitales du souffle et du repaître.

Certes, je bouge, mais pour quelle raison suis-je foutredieu emprisonné ? Comment vais-je m'en sortir cette fois ? Il s'est joué de moi ! On ne peut faire confiance à Dieu ni même au Diable.

Vous êtes de connivence !

À quoi bon prier si ce n'est ne rien obtenir, ou bien récolter ce que l'on ne recherchait pas sinon l'opposé de ses désirs.

Inspirons, expirons. Je n'ai rien de mieux à faire.

Un corps flasque et décharné.

Avec un ventre qui gargouille de lassitude.

Je devrai me suicider... non, non, non. Si les foudres divines s'abattent sur moi, j'irai directement en enfer et adieu Alazacis. Je ne peux pas. Pourtant, subir tout cela me paraît le pire des purgatoires : ce corps prisonnier m'emprisonne dans un espace si réduit. Un long et ennuyeux périple entre ces quatre murs de deux toises de côté me procure une liberté aussi restreinte qu'une fenêtre sur le monde avec l'opportunité de m'amuser avec des nouveaux amis, les rats !

Quel écœurement que toutes ces matières fécales.

L'immortalité,

Quelle calamité !

Je ris de ma rime.

Et les pleurs y succèdent.

Il ne me reste qu'à attendre cette maigre pitance quotidienne.

Des pas lents. Quelqu'un approche. Ils sont deux.

— *Du stehst auf! Jörg! Gutes Brot von letzter Woche ist angekommen.*

Je connais très mal l'allemand. Jörg. Sans doute est-ce le prénom de mon nouveau *moi*. Il me dit « *Gutes Brot* », je suppose qu'il parle d'un bon pain. Mollement, je m'accroupis, n'ayant pas la force de faire plus avec ce corps affamé et décharné.

Une clef fouille le mécanisme de la porte. La serrure grince, couine et finalement s'ouvre à coup de pied. L'homme, le pied toujours en hauteur après son geste contre la porte, me regarde et secoue la tête. Espérait-il voir un prisonnier mort ?

L'individu, plutôt gras, les vêtements marron grossièrement coupés, affublé d'un serre-barbe, une coutume régionale, j'ima-

gine. Un garde à meilleure allure, grand, mince et sur le qui-vive, se tient prêt à m'embrocher avec sa pique si j'avais la force de m'enfuir.

— Bonjour, osé-je.

Je prends mon gobelet d'une main et l'autre, paume vers le plafond, j'attends qu'il me donne le pain. Quel malheur, j'ai l'impression d'une vie de clochard plutôt que de prisonnier. L'un comme l'autre, si proche, n'est guère enviable.

— *Du sprichst jetzt Französisch?*

Bien sûr que je parle français ! C'est pourtant la langue officielle.

— *Ja, warum nicht?* (Oui, pourquoi pas ?)

Il me verse à boire, je tremble sous le poids. De l'eau précieuse tombe. Ce type est stupide et maladroit. La demi-miche atterrit près de mes genoux, et l'eau rebondit dessus.

— *Bitte* (s'il vous plaît), questionné-je, j'aimerais savoir dans quelle ville nous sommes ?

— *Ich verstehe nicht, du bist verrückt geworden.* (Je ne comprends pas, tu es devenu fou.)

— *Die Stadt, bitte!* (La ville, s'il vous plaît !)

— *In Wien natürlich!* (À Vienne, bien sûr !)

Vienne, alors nous sommes en Autriche. Tout à l'est de cette province dans l'empire de la Monarchie des Habsbourg. C'est bien ma veine. Certes, cet empire n'est pas plus grand que la France.

— *Foutredieu*, pourquoi suis-je ici ? (Mon bagage de quelques centaines de mots allemands me limite dans les échanges. Si j'avais su.) *Warum bin ich hier?* (Pourquoi suis-je ici ?)

Il me dévisage. Ses yeux s'écarquillent. Dehors, un coq se signale. Mon geôlier sort et agite sa clef vigoureusement.

— *Oh, mein Gott! Er ist wirklich verrückt!* (Oh, mon Dieu, il est vraiment fou.)

Ah, j'ai saisi son *verrückt*, probablement un mot désignant la folie.

Ce geôlier m'abandonne à mon nouveau triste sort. Il ne me reste que le pain, l'eau, mes pensées et l'éternité. Avec le plus repoussant : un espace réduit, insalubre et lugubre.

Pauvre de moi.

Bloqué entre quatre murs.

J'avale une gorgée d'eau, arrache trois bouchées de mie grise et surveille la proximité des rats qui m'ont déjà dévoré l'oreille et

le nez à en juger par les plaies que je découvre. Je finirai le repas à midi.

Le froid pince et l'obscurité n'arrange rien, mais je commence à aller mieux.

C'est étrange. Comment ai-je pu prendre le corps de ce prisonnier aussi facilement ? Se serait-il laissé glisser hors de son enveloppe, comme s'il retirait sa chaussette ? D'ailleurs, je n'en ai pas. Pieds nus et ces... beurk... vêtements, quelle crasse ; ils sont raides de la saleté de trop d'années.

Le moisi, le froid et l'angoisse de la nuit m'étouffent.
Je réussis à m'endormir.



3

Nouvelle femme, nombreux problèmes ?

*Paquebot au beau milieu d'un océan,
15 juin 1892.*

J'AI LA TÊTE QUI RÉSONNE et mon dos n'est que compote.
— Non, non, non, je ne sais pas ce qu'il lui a pris. Après m'avoir embrassée, mon mari s'est jeté par-dessus bord. Vous pensez bien que l'extase de notre baiser m'a rendu si...

— Oui, mademoiselle, je comprends, répond un homme à l'accent britannique prononcé.

— Appelez-moi madame, je vous prie. Il s'agit de mon époux que vous voyez là.

Elle parlerait de moi ou plutôt de cette enveloppe dont je me suis... emparé, combien de termes existe-t-il pour adoucir le vol d'un corps ? Je ne l'emporterais ni au paradis ni au septième ciel puisque je suis coincé sur cette planète si proche de l'enfer. Un purgatoire quelque peu différent du lieu méphitique qu'occupent les fantômes.

J'ai ce que je mérite, un point c'est tout. Je... suppose. Comment certifier toutes mes questions ?

Revenons à cette voix provenant probablement d'un médecin. J'ai dû mal à respirer. Je bouge, c'est heureux.

— Il se réveille, c'est bon signe, vous ne serez pas veuve, madame. Quelle joie, n'est-ce pas ?

— Je ne saurais dire, docteur. Il pourrait recommencer.

Elle prend ma main et l'embrasse. Voyons... une cabine... allongé... et... euh, à la... merci de cette femme et de ce médecin.

— Oh ! mon chéri. Qu'as-tu donc pour m'infliger pareil supplice.

— ... Mmm...

Évidemment, je n'arrive pas à parler, pour l'instant. Et si j'ouvrais les yeux. Un visage tendu d'inquiétude apparaît. À cela se substitue le sourire d'une oreille à l'autre de cette jeune dame qui me reconforte, me soulage même. Ah, et si elle savait ce que j'ai fait, je n'ose imaginer sa haine. D'ailleurs, je n'ai même pas pensé à choisir ma... nouvelle proie. Je reste opportuniste dans cet éternel cycle de survie.

En tout cas, son mari désirait en finir avec la vie. Pourtant, une si jolie femme à ses côtés. Et un sourire... à frémir tout le corps de... de... bonheur.

— Vas-y doucement. Prends ton temps. Le docteur et moi sommes là.

Je ne la quitte pas des yeux. C'est vraiment idiot d'anéantir son existence alors qu'il se trouve auprès de cette femme d'une beauté exquise qui me touche un peu trop à mon goût. Doit-on refuser le plaisir que j'ai obtenu en happant la place de son mari ? Ou bien s'interdire de vivre puisqu'elle serait veuve à l'heure qu'il est. Qu'en était-il d'eux ? Est-il possible qu'elle crache un venin si insidieux qu'il n'a rien imaginé d'autre que se jeter à l'eau ? Dans ce cas, a-t-il laissé une lettre ?

Le docteur m'examine. Voyons, où en étais-je au fait ? Guíshen, premier du nom... ma première vie en fait. Ensuite Emrys. Ah oui, Cynthia, sa femme, enfin la mienne. Après, je deviens un moine Shaolin... le nom m'échappe, mais pas celui de ma chère Fleur... Comment dit-on fleur en mandarin ? Par les dix mille bouddhas... peu importe, cela me reviendra. Ah ! si, Ugo, j'étais Ugo... mais quand déjà ?

— *Aïe !* crié-je.

— L'épaule est démise, peut-être est-ce plus grave, monsieur. Je tâte si la clavicule n'a pas souffert. Voyons... voyons...

— *Ouhaille !* Docteur ! vous me faites vraiment mal !

J'articule plutôt bien. Parfait. Il reste à les convaincre de mon amnésie. Nous parlons tous français et je me réjouis de ce reconfort.

— Mon chéri. Comme c'est bon de t'entendre à nouveau. On est aux petits soins pour toi.

Je l'observe sans saisir ses propos, sciemment. Fort de plusieurs vies de pratique, j'ébauche un regard d'ahuri qui interpelle sans comprendre.

— Quelle mine affreuse tu me fais-là. Tu me reconnais!?... Hein? Dis-moi? N'est-ce pas que tu te souviens de moi?

Je dévisage le docteur en bâillant encore plus. J'écarquille les yeux.

— Eh bien, monsieur, vous n'avez pas l'air dans votre assiette? Vous rappelez-vous votre nom?

Je déglutis et les regarde, apeuré.

— *Docteur, il m'a oubliée!* Ce n'est pas vrai! tu ne sais donc plus qui je suis!? Oh, mon Dieu! Docteur, dites-moi qu'il recouvrera ses esprits.

— Sans doute. Je ne suis pas un spécialiste en cette matière, si matière il y a!

Bien sûr, imbécile, ta matière ce sont tes instruments et tes médicaments. Une colère sourde monte en moi. Herboriste, je suis herboriste à la base, c'est cela même! À réagir ainsi, je suppose que j'ai des siècles de différends avec quelque profession médicale. Respirons cal... me... ment. Vas-y... calme.

La cabine de l'infirmerie est sommaire, le matelas davantage comparé à la paille si confortable de mes premières vies. Quelle autre motivation faudrait-il pour hâter ma guérison et fuir ces lieux?

— Je... (j'attire instantanément leur attention) ne sais plus grand-chose si ce n'est parler le français. C'est déjà une bonne chose, n'est-ce pas?

— Oh, oui! mon chéri, je te reconnais bien là.

— J'approuve totalement. Je suggère à madame de vous épauler à vous souvenir. N'économisez pas votre salive. Cela ne peut qu'aider, promet le docteur avant de sortir.

— Merci docteur, vous êtes bien aimable. Eh bien, Jean-Baptiste! (Je n'aime pas ce prénom, dommage, après tout j'en « survivrai »), ton prénom te dit quelque chose?

— Non. Mais si je suis né Jean-Baptiste, alors soit.

— Mais non, allons! tu t'appelles Hyacinthe Furestier, et qui suis-je pour toi?

— Alazacis!

Mince, j'avais complètement oublié le prénom de ma chère et tendre épouse, morte sous mes yeux en 1648. Oh, Alazacis, ma douce. Un pan entier de ma vie réapparaît en moi, je nous revois toutes ces années ensemble. Mon Dieu, plus de deux cents ans que nos âmes égarées ont été séparées. Ainsi, à qui écrire lorsqu'on ne

sait quel nom porte l'autre ? Quel malheur ! Se retrouver semble si difficile. Comment et pourquoi ? Cela va me revenir...

Que dois-je comprendre ? Plus de deux cents années ? Nous serions en 1880 et quelques, quelque chose comme cela. Presque un quart de millénaire que je n'ai vu mon Alazacis. Laps de temps colossal. Soit ! Il se peut que je sois quelqu'un de très patient ; et par nécessité. Alors pourquoi je ne me rappelle rien de ce dix-neuvième siècle ? Intégrer un nouveau corps a provoqué un choc et a ébranlé ma mémoire... allons, ça va me revenir. Peu importe, j'ai d'abondants tronçons d'éternité auxquels me raccrocher.

— Hyacinthe, pourquoi ces larmes ? Et qui est cette Alazacis ?

— Désolé, un évènement funeste m'a traversé l'esprit.

Revoir mon Alazacis égorgée par un loup sous mes yeux n'est pas censé être joyeux. Cette femme, ma nouvelle épouse d'office, plonge sur moi et me serre dans ses bras, son oreille contre la mienne. Elle sent un parfum subtil de rose. Parfum...

— Vous avez une si bonne odeur avec cette fragrance. Est-ce que je travaille dans le milieu de la parfumerie ?

— Nous partons vivre aux Amériques pour nous y installer. Le peu que nous avons, nous l'avons vendu. Depuis que je te connais, tu as rempli toutes sortes de besognes. Ainsi, nous vivons d'expédients, t'en souviens-tu, mon chéri ?

Elle se redresse et éponge ses pleurs. D'instinct, je saisis sa main droite.

Suis-je bête ! S'approprier une identité, l'usurper, la voler, la subtiliser à une autre âme nécessite de s'occuper quelque peu de ses engagements. Je porte sur mes épaules la responsabilité d'un foyer avec elle, celui du chef de famille. Ainsi, je dois trouver du travail. J'espère redevenir cueilleur et partir des jours entiers à la recherche de plantes médicinales. Marcher durant des décennies à la recherche de plantes m'a fait tant de bien.

Toutes ces élucubrations attendront, car rien n'est encore établi. Mes délicats scrupules attentionnés, en somme.

À ses côtés, cet avenir pourrait s'avérer différent.

Après de cette si merveilleuse femme.

Sont-ce les échos d'amour qu'il me reste du précédent propriétaire ? Tant mieux. Toutefois, je ne crois pas avoir vécu ce genre de situation : ce n'est pas une noce arrangée puisque je chausse les bottes du prédécesseur ! « Adopter » une épouse totalement

inconnue, n'est-ce pas étrange ? Ne vaut-il pas mieux un ménage heureux avec une progéniture ? Je n'ai guère le désir de me battre en divorçant, je me connais ; je fuirais, tout du moins quelque temps. Le libellé de mon éternité se présente à l'évidence ; j'imagine une pancarte : « *Guishen : vies, noces et Divorces en tout genre.* »

— A-t-on des enfants ? Euh, madame... pardonnez-moi, que dois-je dire lorsque je m'adresse à vous ?

— Hyacinthe, voyons, on se tutoie, nous ne sommes pas bourgeois, tu ne l'as pas deviné ? Tu es très respectueux, je t'ai toujours connu ainsi et c'est bien agréable.

— Bien, merci, mad... mais comment devrais-je t'appeler ?

— Éliisa, ou bien Élisabeth quand tu veux devenir grossier ou passer ta colère sur moi.

— Pardon ? (Je me tortille, réellement étonné.) Avais-je l'habitude de m'emporter à ton encontre ? T'ai-je frappée ?

Mon Dieu, dans quoi me suis-je fourré ? Cela est heureux que je maîtrise de monstrueuses impulsions, et ce, depuis ma formation auprès les Shaolin. Le contrôle des réactions et des émotions a toujours été le summum de l'édification spirituelle selon mes maîtres. Malheureusement sous réserve que ce présent corps ne cache pas quelques « dysfonctionnements » comme celui de ce Jörg de jadis. Quant à la méditation asiatique, je devrais reprendre mon apprentissage *qi gong* quelques décennies. Et ce ne sera pas gagné.

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder si nous n'arrivons pas à avoir d'enfants.

— Quelle étrange perspective que voilà ! Je m'imaginai plutôt un mariage plein d'amour à défaut d'enfants. N'est-ce pas l'idée supposée d'épousailles ?

— Mon nouveau Hyacinthe me surprend. Tes réponses imprégnées de tendresse sonnent délicatement dans mes oreilles !

Soyons productif, je ne suis pas instruit de tout et il serait urgent de connaître les grandes lignes du passé-présent-futur avec elle.

— D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?¹

— Est-ce ainsi que tu souhaites recouvrer la mémoire ?

— À défaut d'accéder à mon esprit quelque peu émoussé, ai-je le choix ?

1. Remarque uchronique : peinture éponyme de Paul Gauguin réalisée en 1897 !

— Très bien. Que ne ferais-je pas pour te satisfaire. Nous sommes de Tours. Rappelle-toi ? Tours, en France ? (J'acquiesce.) Nos familles sont odieuses l'une envers l'autre. Alors, pour cesser ces stupides querelles, nous avons jugé bon de nous éloigner d'elles.

Vivre bien des vies a le mérite de me surprendre encore de ces jeux puérils dont s'abreuvent trop de gens (de petites gens, devrais-je dire) à mon goût.

— Effectivement, partir semble une sage décision pour nous deux. Et quel âge avons-nous ?

— Tu as vingt-sept ans et moi vingt-deux.

L'âge d'un ange. Je ne devrais pas m'enorgueillir de cette belle rencontre. L'avenir s'avérerait retors si je n'y prenais pas garde.

Elle me scrute en affichant le sourire d'une femme ardemment amoureuse... si elle me savait.

Affublée d'un chignon châtain, son visage plutôt ovale, ses yeux de couleur et en forme d'amande dessinent sa bonté amplifiée par sa gaieté qu'offrent ses lèvres charnues. En douceur, elle me caresse le torse de ses mains fines de pianiste aux doigts longs et délicats. Nous sommes assez minces, voire même frêles si j'en juge par ses vêtements épais. À l'évidence, nous ne mangeons pas à notre faim. D'ailleurs, mon estomac se manifeste.

— Oh ! Je vais chercher quelques restes de repas, me signale-t-elle en réponse à mes gargouillis. Ne bouge pas, mon chéri.

Elle sort.

— Je ne saurais dire si je peux tenir debout, Élixa.

Personne n'entend mes paroles.

À m'écouter, son prénom sonne de la même manière que si le Hyacinthe précédent avait l'habitude de le prononcer dans la douceur bucolique de l'été près d'un champ de coquelicots. Je n'arrive pas à comprendre ce qui lui est passé par la tête avant de sombrer corps et âme dans la folie comme dans l'océan.

Lorsque j'obtiens une nouvelle enveloppe, une myriade de sensations et d'images me traverse. Aujourd'hui, presque rien si ce n'est du noir et de l'oubli. Était-ce ce qu'il désirait le plus ? Ou encore cherchait-il à prendre congé de l'existence et de sa femme dans un accès soudain de psychose ? S'il a laissé une lettre pour elle, je dois la lire avant qu'elle ne le fasse.

Debout, allez ! Je ne suis pas mécontent de prendre le contrôle de cette nouvelle enveloppe aussi vite.

— *Ouah ! Aïe ! Aïe !*

Mes reins bloquent presque tout mouvement. Me voici dans la position à l'équerre d'un vieillard sans canne. L'élancement est tel que je tombe à genoux puis m'étends sur le côté et enfin m'affale de tout mon long. Impossible de bouger.

Face contre terre, j'attends qu'elle revienne. Je halète en cherchant des souvenirs Shaolin dans pareille situation. Pas d'autres choix que de respirer sans la posture indispensable de résistance à la douleur qui s'évanouit, peu à peu.

Les minutes sont longues, que fait-elle ? Ah j'entends la voix du docteur, elle lui répond. Ils arrivent. Trop tard, la porte cogne ma tête.

— Att... AÏE !

— Mon Dieu, chéri, excuse-moi ! (Elle s'agenouille dans l'entrebâillement de la porte.) Décidément, ton front réclamait sans doute une blessure ! Quelle idée de te lever !

— Je... je... (Oh, et puis merdaille ! pourquoi me retenir.) ne pouvais pas rester en place. Là, tout seul sur mon possible lit de mort. Il fallait que je sorte d'ici, j'étouffe.

— Tu en as de belles, un plongeon dans l'Atlantique dévoré tout cru par tous ces requins !

— Pardon, ma chère.

— Vos reins ont pris un sérieux coup, je vais arranger cela, mais d'abord, retournez au lit.

Il me soulève aidé par ma nouvelle femme. Je les abreuve de cris de douleur jusqu'au moment où ils m'allongent sur la couchette que je n'aurais jamais dû quitter.

Le médecin me malaxe. Je hurle.

Une image de la traversée de 1731 me revient au cours de laquelle je me suis jeté dans l'océan après une altercation qui a bien failli coûter la vie au capitaine et à deux marins.

Puis une autre scène s'impose. Un prêtre et des gardes me plongent nu dans une eau noire et glacée...

Le paroxysme de la souffrance emporte ma conscience...

